

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 48

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Les nouveaux abonnés pour l'année 1883, recevront le journal gratuitement d'ici au 1^{er} janvier.

Lausanne, le 2 décembre 1882.

On a discuté dernièrement dans un journal scientifique, la question de savoir si, lorsqu'une personne fait une chute depuis un point très élevé, la mort arrive par asphyxie pendant la chute, ou seulement au moment du choc sur le sol. Le fait était très difficile à élucider, car, malheureusement, ceux qui tombent d'une grande hauteur, ne peuvent guère donner de renseignements. Néanmoins, les ballons et les chemins de fer nous aident à résoudre le problème.

Dans plus d'une ascension en ballon, on a vu celui-ci, à la suite d'une déchirure, faire une chute verticale très rapide, sans que les aéronautes en aient souffert. Il en a été de même dans les descentes en parachute.

D'un autre côté, un train express, comme la malle des Indes par exemple, parcourant 120 kilomètres par heure, soit 33 mètres par seconde, n'a jamais causé l'asphyxie des mécaniciens et des chauffeurs. Et du moment qu'il ne s'agit que d'une question de vitesse, l'asphyxie se produirait aussi bien dans un mouvement horizontal que dans une chute verticale.

Ces considérations nous rappellent une boutade qui ne fait que les confirmer. Un ouvrier marseillais tombe de la toiture d'un bâtiment en construction qui n'a pas moins de sept étages. Un de ses camarades mettant la tête à la fenêtre du cinquième au même moment, lui crie : « Eh bien ! comment te trouves-tu de celle-là ? »

— Mais pas mal, si ça dure, répond l'autre.

Le jour même de l'ouverture des Chambres françaises, un député, faisant allusion à l'émancipation de la femme, a dit : « Il existe en France un élément social, autre que l'élément masculin, avec lequel il faut compter.

« Cet élément, c'est nous, fait observer une dame de Marseille aux personnes de son sexe, et si je vous dis que tous les honorables, à quelque groupe qu'ils appartiennent, ont souri quand on a parlé de la sorte, vous sourirez à votre tour, mesdames. Vous savez bien, comme moi, qu'il n'est pas un de ces législateurs qui ne trouve, en rentrant chez lui, sa part de l'élément social féminin.

Eux qui, dans l'obscurité d'un crime, cherchent la femme, ne la trouveraient-ils pas également dans l'obscurité d'un vote ?

Certainement, les femmes valent bien les hommes. Le monde est ainsi fait, que les uns sans les autres y feraient triste figure.

Il est vrai qu'on a dit :

Du côté de la barbe est la toute puissance !

Eh bien, j'ai connu intimement une très petite femme, blanche comme une perle, frêle et fine comme un sylphe... elle avait pour mari un gros et grand diable barbu qui l'eût émietlée en serrant sur elle le pouce et l'index ! Quand les époux se querelaient, la femme sautait au menton du mari et se cramponnait à sa barbe, si fort, qu'elle y restait pendue.

C'était le meilleur argument de la discussion ! Le colosse, mal à son aise, courbait la tête, afin que les pieds de madame touchassent au moins la terre !

A quoi servait sa barbe, je vous prie ? A ce que l'on sût par où le prendre !

De tout cela, je conclus que l'élément social dont on a voulu parler, c'est la femme tout à son métier de femme. Non pas celle qui parle haut et que connaît le public, mais bien plutôt celle qui tient les rênes de l'attelage conjugal ; celle dont l'influence mystérieuse est cachée, dont la douceur fait la force ; qui sait ce qu'elle veut et, ne pouvant l'exécuter elle-même, le fait exécuter par son maître.

Sachons cela, sachons-le bien, et que les hommes, si jaloux de leur omnipotence, se persuadent au fond du cœur que l'expression : *Etre mené par le bout du nez*, n'a été inventée que pour eux. Que les femmes à leur tour se disent : Que ferions-nous de plus ou de mieux si nous votions ?

Un de nos abonnés habitant la France, nous communique, comme suit, la copie textuelle du rapport d'un maire à son préfet, au sujet d'un incendie :

Comune de Tupemaley le 26 Août 79

Mocieu le Préfait !

Hier, la nuit étant venue comme l'habitude vers le soir, j'ont été me couché et me reposer dans le sein du someil, quan je fut réveillé en cerceau par dé cri qui criait ô feu. Devinan tout de suite qui s'agissé d'un incendie qui brûlai, je me çuis levez et j'ai apersu une leur incandécente du côté de la brasserie Pignoufmann. Ossitôt j'ai fait battre le rapel par les clai rond de la comune et je me çuis réuni avec mes ommes pour ce marché à la rencontre du cinistre.

Arrivé sur les lieu j'ai centi le besoin de ferre

dans un coing la pelle de chacun et j'ai vu que nous étions tousse complet. A ce momen les flemme dévoré le derrière de Monsieur Pignoufmann qui est toujours rempli de paille. Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avon oublier nos pompes et nous ont été obligé de prendre de l'ô avec des sots sur le conseille de M. le mair qui était dans la mare et qui senté mauvaix, ce qui m'a rendu malade et quand y ni a plus eu rien à brulé, le feu a a été étain. Alors j'ai alocutioné mes ommes en les remercian pour le courrage qu'il ont montré en cette circonstance, car cen eux les femmes qui occupe la maison serez aujourd'hui des truites. Nous ont cependant à déploré la mort d'un des notre, c'est le cochon à François qui a été écrasé sans qu'il aie pu dire comment. Je certifie l'equesaquetitude de ce rapport en foie de quoi je cigne avec moi

Beaudrochat Commenden de
Pont Pieds.

TOLÈDE

L'aspect de la ville. — Le sereno.

Je suis arrivé hier soir à Tolède et, après diner, j'ai voulu sortir un instant. La rue de l'hôtel où je suis descendu mesure un mètre cinquante de large; celle qui tourne à gauche, un peu moins d'un mètre cinquante, et celle qui s'ouvre en face, un peu plus. J'ai pris celle-ci. Elle m'a paru devoir être plus centrale. Je l'ai donc descendue. Il était dix heures. Mon pas résonnait si haut et l'écho s'en prolongeait si loin derrière moi, que je me suis pris à me retourner souvent, croyant quelqu'un sur mes talons. Mais, hélas ! j'étais bien seul. Toutes les rues de Tolède sont étroites, tortueuses, difficiles à descendre, encore plus à gravir: pas une, où deux voitures puissent marcher de front. Généralement, en étendant les bras, je parviens à toucher des mains les deux murs à la fois. Quand la rue est bien large, comme celle du Commerce, par exemple, où je suis tombé au sortir d'un inextricable labyrinthe, après avoir tourné, monté, descendu, avancé et rétrogradé au petit bonheur, eh bien là, je touchais les deux murs, de ma main gauche d'un côté, et de l'extrémité de ma canne de l'autre.

A chaque instant c'est un bout de sculpture qui vient charmer mon regard, l'arcade brodée d'une porte, les ferrures d'une autre, les arabesques de ce tympan, les grillages de cette croisée. Les maisons sont amoncelées, pressées les unes contre les autres et on dirait qu'elles vont s'écraser mutuellement. Tous les murs sont blancs.

Avec la clarté de la lune, je me promène donc là comme en plein jour. Seulement, au bout d'une heure, je m'aperçois que je suis perdu. Je rétrograde, je cherche à remonter la route que j'ai suivie. Dans cet enchevêtrement de ruelles, toutes sinueuses, toutes semblables, où je n'ai pour horizon qu'un mur toujours blanc, où rien par conséquent ne peut fixer ma mémoire, impossible de m'orienter. Et malheureusement, je continue à ne pas rencontrer âme qui vive.

Tout à coup, dans le silence nocturne, une voix retentit. C'est comme une invocation d'église. J'écoute et je reconnais le timbre monotone du *sereno*, ou veilleur de nuit. « Me voilà donc sauvé ! » dis-je d'abord; mais un silence se fit et je n'entendis plus rien. — De peur de me perdre encore en me lançant sur ses traces à travers le dédale des rues, l'idée me vint qu'il valait mieux l'appeler. Je frappai donc trois coups dans la paume de ma main, et bientôt le bruit d'un pas qui s'approchait me témoigna que mon signal avait été entendu. C'est ainsi que, dans toute l'Espagne, les noctambules qui ont besoin de ses services, appellent à eux le *sereno*. Alors sa lanterne rouge apparaît à l'extrémité de la rue; il grandit, il vous aveugle :

Voilà le *sereno*, c'est le *sereno*.

Le *sereno* crie toutes les heures. Vous sortez du théâtre fatigué et il vous tarde d'être au lit pour dormir? Merci ! Tout à coup une voix formidable de basse-taille s'arrête sous vos balcons et soupire : « *La, a, a... una, a, a... y sereeno, o, o, o !* » Et boum ! boum ! à grands coups frappés dans votre porte, pour s'assurer qu'elle est bien close.

Enfin, après vous être retourné vingt fois sur vous-même en faisant gémir votre sommier de paille de maïs, vous parvenez à vous faire ressaisir par le sommeil. La chimère étend sur vous ses voiles. Vous rêvez du gros lot, vos yeux éblouis contemplent le fourmillement des doublons et onces d'or gagnés.

— « *Las doooo... o... os y sereee...no...* »

C'est le *sereno* du coin qui marque deux heures.

Quel concert ! Et dire que la nuit se passe tout entière ainsi, à ceci près, cependant, que, vers quatre heures, toutes les portes des boutiquiers de la ville retentissent en chœur sous le choc de leurs formidables marteaux. Ne vous effrayez pas trop. Ce sont MM. les *serenos* qui, ayant terminé leur journée, éveillent, avant de se retirer, MM. les marchands qui vont commencer la leur.

Après ça, le *sereno* a ses avantages cependant. Y a-t-il un malade dans son quartier? C'est lui, quelle que soit l'heure de la nuit à laquelle on l'appelle, qui courra à l'église ou chez le docteur, qui clochera au presbytère endormi ou éveillera la bonne de l'Esculape, qui escortera le saint-sacrement, tête nue, ou éclairera les pas du médecin en le précédant de sa lanterne. Eclate-t-il un incendie ! le *sereno* se porte à l'extrémité du quartier qu'il dessert et souffle dans son sifflet. A ce signal, répond le sifflet du *sereno* voisin qui le transmet de la même manière, de façon que, de proche en proche, le signal de détresse parvienne rapidement au poste des pompiers. A-t-on besoin tout à coup, au milieu de la nuit, d'un médicament, d'une sage-femme ! il n'y a qu'à hêler le *sereno*. A-t-on oublié son passe-partout? Si j'étais Espagnol, j'avoue que je l'oublierais chaque jour : le plus léger, en effet, pèse une livre ; je n'en ai jamais vu aucun qui mesurât moins de 25 centimètres de long. Eh bien, si vous avez oublié votre passe-partout, vous n'avez qu'à frapper trois coups dans la paume de votre main, comme je l'ai fait moi-même tout à l'heure, où qu'il soit, le *sereno* accourt : « Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, chevalier, » vous dit-il. Et, fouillant dans l'arsenal appendu à son flanc, il en tire une clef et vous ouvre la porte.

Et quels services ne rend-il pas aux amoureux, à la Rosine que surveille un jaloux Bartholo, à l'Almaviva qui ne peut approcher de sa belle. C'est ainsi que les pièces blanches tombent de temps à autre dans son escarcelle. Sans cela, le métier serait bien triste, car le *sereno*, qui est aux ordres de la municipalité et qui en dépend, n'est pas payé par elle. Ce sont les habitants de son quartier qui l'entretiennent.

Chaque lundi matin, le *sereno* fait sa tournée, il passe de porte en porte pour recueillir sa paie. Chacun lui donne quelque chose, généralement deux ou quatre *cuartos* : de 5 à 10 centimes par semaine. Au bout de l'an, il a bien amassé ainsi cinq ou six cents francs de billon.

Le *sereno* porte une houppelande noire, terminée en capuchon, serrée au cou par une cravate haute qui ne découvre que les yeux, et pincée à la taille par une ceinture de cuir, où s'engainent un revolver, un sabre, et où s'attachent un sifflet et un énorme trousseau de clefs à la serrurerie bizarre. De la main gauche il tient une lanterne sourde ; de la droite une hallebarde qui sonne sur le pavé retentissant.

Aux mangeurs d'huîtres.

On vient de constater la présence d'un nombre considérable d'animalcules qui vivent dans l'huître et qui ne laisseraient pas d'être dangereux pour la santé, si l'on n'avait soin d'en neutraliser l'influence